

LA FONCTION DE LA TRADUCTION
ET LES PREMIÈRES RÈGLES ÉTABLIES
EN FRANCE ET EN ESPAGNE
ÉTUDE COMPARATIVE

Notre dissertation aborde quelques problèmes sur l'art et la manière de traduire, au sein de ce développement général que l'on connaît sous le nom de Renaissance. Nous devrions donc préciser, dès maintenant, notre titre et signaler qu'il s'agit non pas des premières règles établies en France et en Espagne, mais plutôt des fonctions des traductions et des premières règles posées par les Français et les Espagnols lorsque triomphaient les langues vulgaires.

Période à la fois très active, très confuse et très féconde, durant laquelle se produisent de grands faits historiques et politiques, la Renaissance connut une modification profonde des idées, des sentiments et des moyens d'expression des écrivains des deux pays qui nous occupent.

En préambule nous allons rappeler quelques phénomènes étroitement liés à l'apprentissage des langues et par la même occasion à un travail de traduction qui s'avère considérable. Certes la genèse des langues nationales, leur enrichissement, leur promotion ou leur portée sont indissociables de l'activité traductrice.

Même s'il faut considérer que Manuel Chrysoloras, venu de Constantinople en 1395, fut le principal initiateur des études grecques en Italie, ce fut la chute de l'Empire Romain d'Orient¹ qui a provoqué des départs massifs des savants et philosophes grecs vers l'Italie où des souverains et des princes désireux de connaître les lettres et les arts les ont accueillis volontiers sous leur protection.

Malgré les conséquences politiques négatives des guerres d'Italie sous le règne de Charles VIII, la culture gréco-latine s'introduit en France. Suivant l'exemple des princes italiens, les souverains français invitent les érudits à enseigner et à diffuser la culture

¹ Constantinople tombe aux mains des Turcs en 1453.

Antique².

L'invention de l'imprimerie – en Espagne, elle arrive en 1470³ – a rendu possible une vulgarisation plus rapide des écrits retrouvés. À mesure que se développe l'ère écrite s'accroît la demande de lecteurs de nouveaux textes écrits ou traduits en différentes langues qui "abolissent les distances et constituent d'efficaces intermédiaires"⁴ entre les cultures.

L'exaltation de la Nature dans ses produits les plus immédiats et spontanés est une autre caractéristique de cette période. La nature, le naturel est un principe de liberté et pourrait-on dire de conscience de soi. Ce principe, appliqué à la langue, renforce l'emploi, l'enseignement et l'apologie des langues dites vulgaires. En Italie *Les Prose della volgar lingua*, de Pietro Bembo (Venise : 1525); en Espagne le *Diálogo de la lengua*, de Juan de Valdès (1535); au Portugal *Diálogo da nossa linguagem*, de Joao de Barros (1540); en France *la Défence et illustration de la langue française*, de Du Bellay (1549) en sont des exemples. En 1532 Bernabé Buso publie un petit manuel, *Arte para aprender a leer y escribir perfectamente en romance y latín* (L'Art d'apprendre à lire et à écrire parfaitement en roman et en latin), où il préconise pour des raisons pédagogiques que l'enseignement en 'roman' doit précéder l'enseignement en latin⁵. Quelques années plus tard Pedro Simón Abril propose au roi Philippe II qu'il est préférable d'enseigner en utilisant la langue maternelle, car cela permet d'économiser l'effort de passer d'une langue à l'autre au profit de l'enseignement lui-même. En 1559 par Jean Bodin préconise cette même idée au sujet du

² Claude de Seyssel, professeur à l'université de Turin, est appelé par Charles VIII. De son côté, Jean de Lascaris, protégé par les Médicis, est chargé par Louis XII d'enseigner la langue grecque à l'université de Paris.

³ Cette même année on imprimait aussi le 1^{er} livre à la Sorbonne (Paris), les *Lettres* de Gaspard de Bergame in-quarto de 118 feuillets. En 1476 Pasquier-Bonhomme imprime le premier livre en français à Paris, en 3 volumes : Les Grandes Chroniques.

⁴ Pierre Brunel, Claude Pichois, André-Michel Rousseau, *Qu'est-ce que la littérature comparée?*, Paris, Armand Colin, 1983, p. 42.

⁵ En cette première moitié du siècle on peut considérer que les langues vulgaires étaient en fait un instrument pour mieux connaître le latin encore utilisé dans l'enseignement.

français.

N'oublions pas non plus les deux mouvements révolutionnaires dirigés contre la tradition du Moyen Âge, à savoir l'Humanisme et la Réforme qui ont suscité des réflexions et des débats pour l'affirmation d'une langue et d'une littérature nationales.

L'expansion de la philosophie de l'Humanisme et de la Renaissance dans la Péninsule Ibérique présente des caractéristiques propres, intrinsèques et chronologiques : de l'Italie elle atteint le royaume de Castille et celui du Portugal non sans passer auparavant par la région de la Catalogne et celle d'Aragon. Néanmoins, les traits essentiels restent ceux des Renaissances européennes; entre autres, un retour au classicisme comme forme de culture et un renouvellement politique. Et comme dans le reste des pays touchés par ce mouvement, le désir de s'approprier les ouvrages des Anciens a provoqué, dans la Péninsule, une remarquable activité traductrice.

La première traduction en une langue vulgaire de souche hispanique – le castillan ou le dialecte aragonais – de Thucydide (*Secreta secretorum*) et de Plutarque (*Vidas paralelas*) fut commandée par Juan Fernández de Heredia (1310-1396)⁶ qui avait réuni autour de lui de grands lettrés grecs aussi bien en Orient qu'à Avignon. À la cour de Jean I (règne : 1387-1395), les grands classiques gréco-latins étaient étudiés et traduits sous sa surveillance attentive. Cette période écoulée, les classiques grecs se font surtout connaître par les traductions intermédiaires. Guillem de Copons traduit l'*Étique* d'Aristote (Valence 1418) partant de la version française du *Trésor* de Brunetto Latini et vulgarise Tite Live utilisant encore le français comme langue source. Fernán Pérez de Guzmán (1376-1460) ne connaissait pas le latin, mais put traduire Sénèque et Cicéron grâce aux versions italiennes.

⁶ Juan Fernández de Heredia était homme politique diplomate et écrivain. Il a été nommé ambassadeur puis gouverneur à Avignon (1361). Conseiller des souverains d'Aragon et haut serviteur des papes d'Avignon, il accompagna le pape Grégoire XI lors de son retour à Rome (1377). Il joue également un rôle très important dans l'histoire de la connaissance de l'historiographie grecque classique dans la région d'Aragon, celle de la Catalogne et même en Europe. Cf. La thèse de Josep Vives, "Juan Fernández de Heredia, gran mestre de Rodas. Vida, obras, formas dialectales", dans *Analecta sacra tarraconensia*, 3 (1927), 121-192; et Miguel Batllori, "El gran mestre don Juan Fernández de Heredia", dans *Humanismo y Renacimiento. Estudios hispano-europeos*, Barcelona, Círculo de lectores, 1995, pp. 75-85.

Son neveu, le Marquis de Santillana (né en 1390), duquel on pense qu'il ignorait le latin savait par contre le français, l'italien, le catalan et le galicien. Il n'a pas laissé de traductions lui-même, mais s'est fait entourer de nombreux lettrés chargés de traduire du grec en latin des textes qui ne pourraient être transmis dans une Castille où les hellénistes n'étaient pas encore arrivés. Pedro Díaz de Tolède offre une version castillane du *Phédon* (*Fedón*) de Platon, utilisant le texte latin de Leonardo Bruni⁷. Enrique de Villena (1384-1434) donne une traduction – du catalan au castillan – de *Los doce trabajos de Hércules* (1417) (*Les douze travaux d'Hercule*)...

Toutes ces traductions intermédiaires continuent, en Espagne, la méthode entreprise par les traducteurs de l'école de Tolède⁸, sous le règne d'Alphonse X (1252-1284) : un traducteur juif rendait oralement le texte arabe à la langue vulgaire espagnole et ensuite le traducteur chrétien, à son tour, le passait du castillan en latin⁹.

Au début du XVI^e siècle les auteurs pouvant traduire directement du grec en langue vulgaire étaient plutôt rares ce qui explique la prolifération des versions intermédiaires. En France, Claude de Seyssel (v. 1450-1520) a traduit de très nombreux historiens grecs, toujours à partir de versions latines. Xénophon, Appien, Justin, Diodore de Sicile, Eusèbe, Rufin, Thucydide et Plutarque font partie de son répertoire. Dès le titre de l'*Anabase* (1529) il laisse bien clair qu'il utilise la version latine de Jean Lascaris : *Histoire du voyage que fait*

⁷ Margherita Morreale étudie la manière de faire ces versions dans "Apuntes para la historia de la traducción en la Edad Media", *Revista de Literatura*, fsc. 29-30, juin 1959, pp. 3-10.

⁸ Cf. Valentín García-Yebra, *En torno a la traducción. Teoría, crítica, historia*, Madrid, Gredos, 1983, p. 301-302 et ss; R. Menéndez Pidal "De Alfonso a los dos Juanes. Auge y culminación del didactismo (1252-1370)", dans Diego Catalán, *Studia Hispanica in hon. R. L.*, I, 1972, pp. 63-83. Par la suite la traduction intermédiaire ne sera jamais interrompue car il faut attendre 1428 pour connaître une version entière de l'*Énéide* réalisée directement de la langue originaire. Alonso de Palence (1423-1492) traduit Plutarque directement du grec grâce à une solide formation humaniste reçue en Italie.

⁹ Ainsi, les pays de l'Europe occidentale ont pu profiter d'une culture arabe – alors légèrement supérieure aux autres civilisations – en se servant de la langue de Castille et de la latine comme médiatrices.

Cyrus à l'encontre du roi de Perse, Artaxerse, son frère, contenue en sept livres écrits par Xénophon, auteur grec, traduit premièrement en latin par Jean Lascaris, homme docte consommé en la langue grecque et le restaurateur d'icelle, et de latin en vulgaire français par Cl. de Seyssel. Quoi qu'il en soit, autant pour le nombre de traductions effectuées que pour son désir de vouloir "magnifier et enrichir la langue françoise", Claude de Seyssel occupe une place incontestable parmi les traducteurs de la Renaissance. Étienne Dolet (1509-1546), auteur du premier traité formel de théorie sur la traduction, a également pratiqué la traduction indirecte car il a laissé une version des *Œuvres complètes* de Platon tout en ignorant le grec.

Les traductions et traducteurs n'ont pas seulement laissé leur empreinte sur la culture, sur l'esprit de leur pays¹⁰ mais aussi sur la langue et le style car la manière même dont les traductions sont rédigées oblige à les considérer comme le témoignage d'un art d'écrire. Dès le XIII^e siècle le castillan n'est plus simplement une langue intermédiaire entre l'arabe et le latin, mais aussi langue cible¹¹ car la version orale – au lieu de la tourner en latin – restait souvent en roman pour être ré-écrite par un chrétien en un castillan plus littéraire. Ainsi présentée la version devenait d'un accès plus facile à d'autres couches sociales car, selon certains témoignages, seuls les lettrés pouvaient comprendre la langue de Virgile¹², par

¹⁰ Et pourrait-on encore dire sur la société car selon Brantôme, la traduction de *De claribus mulieribus* de Boccace, en français Livre de la louange et vertu des nobles et cleres dames commandée par Anne de Bretagne en 1493 contribua à l'apparition de la première "grande cour des dames".

¹¹ "es / el castellano/, utilizando terminología moderna de la teoría de la traducción, lengua terminal o lengua meta... en la corte de Alfonso el Sabio se creó la figura del "emmendaor", para poner en "castellano derecho" lo que al traductor le saliera torcido", dans Valentin García-Yebra, *op. cit.*, p. 321.

¹² L'unité linguistique comme conséquence de l'unité politique dans le Centre de la Péninsule devient une réalité à partir du règne d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon après la mort d'Henri IV (1474).

Malgré l'émergence des langues vernaculaires et l'éclosion des littératures nationales, le latin occupe encore à ce moment-là une place privilégiée dans un certain nombre de pays d'Europe, dont la France, où il fut utilisé pour la justice jusqu'à Charles VIII (1470-98) et pour les actes publics jusqu'à

contre, le roman, la “*lingua romance*” était la langue du peuple¹³.

Toutefois au début du XVI^e siècle, les défenseurs de la langue espagnole se plaignaient encore du manque de soin dans la rédaction et dans l’élaboration des traductions¹⁴. Et même si elle a contribué à préparer le castillan pour la prose littéraire et scientifique¹⁵, la méthode de la traduction indirecte n’est guère recommandée par les humanistes espagnols. En 1548 Diego Gracián lance une dure critique contre ceux qui ont osé donner en différentes langues vulgaires des textes traduits non pas directement du grec

François Ier (1494-1547) qui promulgue l’édit de Villers – Cotterêts le 10 août 1539. Le premier acte notarié en français fut rédigé en 1532 à Aoste en Italie, alors que le latin était encore utilisé à Paris. Le dialecte de l’Ile-de-France devient le moyen de communication utilisé dans tous les domaines et s’affirme en langue officielle, mais malgré l’unité linguistique à laquelle tend le français comme conséquence de l’unité nationale, le latin reste la langue de la science et de la théologie et l’on voit éclore encore en Espagne, en Italie et en France de nombreux poètes néo-latins.

Parmi les lettrés et auteurs français qui écrivaient ou qui traduisaient encore dans la langue latine se trouvent : Rabelais (1490-1553) qui a traduit en latin Hippocrate et Galien; Jean Calvin écrit en latin son *Institutio religionis christianae* (1536) avant d’offrir la version française de sa propre main, cinq ans plus tard lorsqu’il était définitivement à Genève (1541) et qui deviendrait le premier ouvrage de théologie écrit en français. Du Bellay lui-même qui avait condamné le recours au latin dans la *Deffense et Illustration* écrit en latin des *Poemata*. Des ouvrages scientifiques de différentes langues vernaculaires comme l’italien, l’espagnol et le portugais sont également donnés en version latine et non en français. Signalons à titre d’exemple les ouvrages des espagnols Nicolas Monardes et de Christoval Costa intitulés *De simplicibus medicamentis ex Occidentali India delatis, quorum in medicina usus est* (1574) et *Aromatum et medicamentorum in Orientali India nascentium liber* (1582) respectivement.

De leur côté, les espagnols Luis Vives, García Matamoros, Arias Montano, Luis de Lón et tant d’autres écrivent une bonne partie de leurs ouvrages en latin sinon leur totalité.

¹³ Valentín García-Yebra, *op. cit.*, p. 322.

¹⁴ Juan Valdés en est un, Rafael Lapesa en cite un autre : Cristóbal de Villalón qui proclame que la langue castillane “que Dios y naturaleza nos has dado no nos deve ser menos apazible ni menos estimada que la latina, griega y hebrea, a las cuales creo no fuesse nuestra lengua algo inferior, si nosotros la ensalzássemos y guardássemos y puliéssemos con aquella elegancia y ornamento que los griegos y los otros hazen en la suya /.../”, en *Historia de la lengua española*, Madrid, Gredos, 1980, p. 301.

¹⁵ Valentín García-Yebra, *op. cit.*, p. 312.

mais de la langue latine. Il expose l'exemple de la version castillane des vies de Plutarque, de l'italienne de Xénophon et de la version française de Thucydide; sans doute faisait-il allusion à celle de Claude de Seyssel¹⁶.

Les traductions directes ou les traductions indirectes restent donc un moyen qui contribue à la connaissance des ouvrages des cultures étrangères et notamment aux chefs-d'œuvres de la culture gréco-latine.

Dans ce domaine de la culture écrite, outre le rôle de transmission de la culture étrangère, spécialement la culture antique, la traduction joue aussi le rôle de renouveau des études anciennes.

Le Moyen Âge avait, il est vrai, pratiqué et admiré quelques auteurs latins, mais Aristote¹⁷ excepté, il n'avait pratiquement pas connu l'antiquité grecque. Empruntant une nouvelle direction, la Renaissance se mit à déchiffrer et à transmettre plus largement qu'auparavant les textes de l'Antiquité et ce même en langues vernaculaires. Les textes de Cicéron, d'Horace, de Saint Jérôme sont réinterprétés et analysés sous une nouvelle perspective. Leur idéal de traduction¹⁸ – surtout celui de Cicéron et Saint Jérôme – correspond au genre de traduction que défendent la plupart des traducteurs espagnols et français de la Renaissance : une forme de traduction appelée libre ou *ad sensum*.

¹⁶ Diego Gracián écrit :

“... no pueden dexar de errar los que no por entender la lengua Griega, han traduzido en cualquier lengua vulgar la translacion latina sacada del Griego...”, Extraits de la dédicace à l'Empereur et du prologue au lecteur de Morales de Plutarque, Juan de Brocar, Alcalá de Henares, cité par Julio-César Santoyo, *Teoría y crítica de la traducción : Antología*, Bellaterra-Barcelona, Universitat Autònoma, 1987, p. 63.

¹⁷ À la fin du XVI^e siècle, dans la préface des œuvres complètes d'Aristote (1590) Isaac Casaubon affiche sa déception devant “le peu de livres d'Aristote qu'on a trouvés traités... de telle façon qu'il n'y ait plus besoin de faire appel aux services d'un traducteur cultivé, industrieux et zélé”. Voir Pierre Lardet, “Les traductions de la *Rhétorique* d'Aristote à la Renaissance, in *Traduction et traducteurs au Moyen Âge*. Actes du colloque international du CNRS organisé à Paris, Institut de recherche et d'histoire des textes les 26-28 mai 1986, Éd. du C.N.R.S., 1989, p. 15 (pp. 15-30).

¹⁸ Peu respectueux avec la fidélité aux formes de l'original, Cicéron signale qu'il a exercé une forme d'imitation et non un travail de traducteur.

Même si le public français et l'espagnol étaient formés de lecteurs avides de connaître la culture grecque et latine, la Renaissance ne se limitait pas au retour à l'Antiquité. Les lecteurs se voient proposer des traductions d'autres langues vulgaires comme le toscan (devenu langue officielle), le castillan, le français, l'allemand ou les langues d'Extrême-Orient, si éloignées qu'elles fussent du modèle initial. Les plus grands auteurs italiens Dante, Aristote, Le Tasse, Petrarque et Boccace sont traduits, lus, imités et diffusés soit directement de l'Italie, soit à travers la cour d'Avignon. Le *Décameron* apparaît pour la première fois en français en 1495, puis Antoine Le Maçon en offre une autre version en 1545; l'*Orlando furioso* est tourné en 1543¹⁹. La première édition entièrement publiée de la *Divine Comédie* en castillan fut faite à Burgos par Pedro Fernández de Villegas en 1515, puis en 1520 il y aura une autre version anonyme. En 1510 apparaît à Valladolid la version espagnole de *De los remedios contra próspera y adversa fortuna* de Pétrarque et imprimée plusieurs fois en peu d'années. Mais la traduction la plus importante de l'histoire de la Renaissance espagnole est *El Cortesano* (1534) de B. Castiglione donnée par Juan Boscán (né à Barcelone entre 1487-1492 et mort en 1542) sous le règne de Charles Quint (1516-1556), lui-même traducteur (dans la langue de Castille) du poème d'Olivier de la Marche, intitulé *Le Chevalier Délibéré*²⁰. En fait, l'âge de l'humanisme était "un univers sans frontières" où pouvaient entrer toutes les langues du monde.

Même si par la qualité de sa prose, *la version du Cortesano* de Juan Boscán se situe au premier plan des lettres espagnoles, même si Jean Delisle nous dit que la traduction du *Plutarque* d'Amyot "a l'honneur de figurer, à côté du *Pantagruel* de Rabelais" et de l'*Institution* de Calvin, "parmi les textes fondateurs du français moderne"²¹, ni l'Espagne ni la France d'ailleurs n'ont connu une référence ou un texte fondateur de la langue comme la

¹⁹ L'*Amadis*, *la Cárcel de Amor*, et la *Celestina* inaugurent le triomphe des lettres hispaniques à l'étranger. Plus tard seront diffusés le *Lazarillo*, la *Diana* de Montemayor en une édition bilingue (1603), fray Luis de Grenade, Sainte Thérèse et Saint Jean de la Croix, Cervantes, etc.

²⁰ Pour en connaître d'autres exemples cf. Valentín García-Yebra, op. cit., p. 324-325.

²¹ Jean Delisle et Judith Woodsworth (sous la direction de), *Les traducteurs dans l'histoire*, Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, p. 52-53.

traduction de la Bible pût l'être en Allemagne. C'est en effet tout un ensemble de textes qui ont contribué tout d'abord à l'émancipation des langues vulgaires et ensuite par la pratique de la traduction les humanistes ont largement collaboré à les défendre et à les illustrer.

La traduction est même à ce moment-là "l'horizon de toute écriture. Elle est la matrice de ce que l'on commence justement à appeler *littérature*"²². De là que la Renaissance se révèle non seulement comme étant une période privilégiée dans l'histoire des littératures nationales, mais aussi comme une période qui vit naître le prototype des premières traductions car au Moyen Âge "traduction, imitation et création ne sont guère différenciées"²³.

La multiplication des textes traduits devait inévitablement entraîner un pullulement de réflexions sur les problèmes posés par les traductions²⁴. Dans les différentes préfaces, épîtres dédicatoires, avis du traducteur, notes préalables, commentaires... ceux qui ont exercé la traduction semblent partager un même besoin de bâtir un 'modèle' ou du moins de réfléchir sur les principales chausse-trappes de leur tâche. Ils mettent en évidence les difficultés trouvées lors de la réalisation de leur métier, ils examinent les problèmes que leur ont posé les traductions, ils parlent de l'art de traduire et établissent certaines règles auxquelles ils ont fait appel lors du processus de traduction : ils utilisaient la périphrase ou – pour employer un terme moderne – l'amplification²⁵, ils offraient des définitions en forme

²² Antoine Berman, "De la translation à la traduction", *Traduction et Culture(s)* sous la direction de Jean-Marc Gouanvic, T. T. R., vol. I, n° 1, 1^{er} trimestre, 1988, p. 25.

²³ Jean Delisle et Judith Woodsworth, *op. cit.*, p. 49.

²⁴ Bien que le français et l'espagnol illustrent particulièrement le nouvel essor de la traduction, d'autres langues vernaculaires – l'anglais, l'allemand, le suédois... – ont bénéficié de ce phénomène.

²⁵ /la/ propiedad de nuestra lengua nos forzó a que añadiésemos algunas palabritas" F. Luis de Leon, "Prólogo a la exposición del *Cantar de los Cantares*", dans *Poesias completas*, Madrid, Alfaguara (Clásicos/Taurus), 1990, p. 348.

de gloses afin de préciser les mots²⁶, ils répétaient des synonymes pour compléter le sens de termes grecs ou latins, ils s'appuyaient sur le modèle latin pour combler des lacunes d'ordre syntaxique²⁷... En somme, les traducteurs jouaient le rôle de vulgarisateurs de la langue.

Ces "péritextes" – selon la terminologie de Gérard Genette – ou marques extérieures de présentation du texte étranger, jouent un rôle déterminant de médiation, révèlent l'idéologie et suggèrent le contrat de lecture. Elles évoquent le cas de ceux qui traduisent par le commandement des princes ou des grands seigneurs. Certes cette période bénéficie de nombreux souverains ou princes protecteurs de la culture et "les traductions, – nous dit Michel Ballard – entrent en général dans une stratégie mécénale²⁸ de relative vulgarisation"²⁹. Or, les discours d'accompagnement du texte traduit témoignent aussi que les humanistes en traduisaient plus seulement comme les latins pour leur gloire ou pour gagner la confiance de personnages influents, mais pour rendre les traductions plus accessibles à chaque type de lecteur. Ainsi, le style qui se rattachait à l'amplification, alors à l'honneur³⁰, s'ajustait aux "gens simples", le style plus concis était apte aux clercs.

En fait, les formulations théoriques d'ensemble ne se trouvent pas dans les préfaces, mais dans différents traités consacrés aux recherches linguistiques.

De sa condition privilégiée de bilingue, de connaisseur du français, de l'anglais et du

²⁶ La tendance à faire appel aux deux procédés, emprunt et périphrase – utilisés et recommandés par Cicéron – n'est pas une nouveauté des humanistes, elle se fait dès le XIV^e siècle.

²⁷ Cf. Jean Delisle & Judith Woodsworth, *op. cit.*, p. 50.

²⁸ Certes le Moyen Âge bénéficie des quelques souverains protecteurs de la culture et des traducteurs. Tel est le cas de Charles V le Sage, successeur de Jean le Bon en 1364 (voir Horguelin 1981 : 34) qui a recruté une dizaine de traducteurs dont le plus connu d'entre eux fut Nicolas Oresme (v. 1320-1382).

²⁹ Michel Ballard, *De Cicéron à Benjamin*, Presses Universitaires de Lille, 1992, p. 60.

³⁰ Selon Mr Michel Ballard, l'amplification était l'un des "procédés du "beau style" et aussi du processus d'éclaircissement du texte", Michel Ballard, *op. cit.*, p. 101.

latin, l’humaniste espagnol Juan Luis Vives (Valence : 1492-Bruges : 1540)³¹ aborde le problème de la traduction dans plusieurs ouvrages écrits en latin dont le plus significatif est “Versiones seu interpretationes”, le dernier chapitre de *De ratione dicendi* (Bruges 1523). La théorie de Vives est probablement la première qui ne se limite pas à justifier une manière de traduire ou à poser des normes ou des principes généraux sur la traduction. Il veut signaler, postuler ou rechercher une distinction fondée de la problématique de la traduction et en même temps de la pratique³². Les fondements de cette distinction sont posés sur la nature même du traduire. Vives signale trois types de traduction qui correspondent à sa conception de traduction idéale : les traductions où l’on ne retient que le sens du texte source et qui est exprimé sous forme de version, c’est-à-dire, la traduction des mots d’une langue en une autre, gardant le sens³³, l’autre façon de traduire serait celle qui met l’accent sur la forme, sur l’expression en tant que telle; le troisième type combine les deux précédents, c’est-à-dire, la préoccupation pour le sens et l’expression en même temps. Chaque manière de traduire signalée s’ajuste à un type de texte : des textes à fonction informative (scientifiques, idéologiques et d’autres disciplines), pour le second style de traduction, Vives pense sans doute aux textes littéraires et poétiques où il faut garder autant qu’il est possible, les tropes, les figures et les autres ornements de la phrase. La troisième méthode convient aux passages obscurs ou équivoques des textes sacrés ou de certains textes d’affaires très importants.

Exposées souvent sous forme de critique nous trouvons chez Vives, avec des exemples bien concrets, d’autres idées que nous résumons :

³¹ Philosophe, pédagogue et humaniste Vives a reçu une éducation approfondie à Paris d’où il se déplace jusqu’aux Pays Bas, enseigne à l’Université de Louvain, à Oxford et à Paris.

³² Cf. Eugenio Coseriu, “Tradición y novedad en la ciencia del lenguaje”, dans *Estudios de Historia de la lingüística*, Madrid, Ed. Gredos (Biblioteca Románica Hispánica), 1977, pp. 86-102.

³³ “la traducción de las palabras de una lengua en otra, conservando el sentido”. Cf. “Versiones o interpretationes”, chap. XII du livre III de l’Arte de Hablar (= *De Ratione Dicendi*), dans *Obras completas*, Madrid, Aguilar, 1948, pp. 803 – (pp. 803-806) (Traduit du latin par Lorenzo Riber).

- Le traducteur doit connaître la langue du texte source et comprendre la matière ou spécialité (*ars*) traitée dans le texte :

Las interpretaciones, no solamente convienen, sino que son de primera necesidad, así para todas las disciplinas y las artes todas, sino para todas las circunstancias de la vida, siempre que sean fieles. Son falsas bien por desconocimiento de las lenguas o de la materia de que se trata³⁴.

- L'interprétation devra être libre en ce sens qu'il ne faut pas remplacer des mots par des mots :

Será lícito expresar dos palabras con una sola o con dos una sola o en cualquier otro número, una vez que se tenga dominio del idioma y aun añadir alguna o quitarla³⁵.

- Afin d'enrichir la langue cible on peut ajouter des mots nouveaux suivant un critère fondé :

Y aun también algunas veces sería conveniente, a imitación de la lengua primera, de la lengua madre, formar hábilmente algunas palabras para enriquecer la lengua posterior, su hija como quien dice, cosa que hizo Garza, griego natural, que se granjeó le reconocimiento de los latinos³⁶.

- Il faut maintenir les tropes et les figures autant que la langue d'arrivée le permet.

- Il ne faut jamais interpréter étymologiquement les noms propres; ils doivent passer tels quels d'une langue à l'autre comme l'ont fait les grecs et les romains. Néanmoins les noms propres introduits autrefois dans les langues doivent suivre l'usage.

- Quant à la diction, à l'élocution, il nous dit qu'on peut soit respecter celle de l'auteur si elle est de qualité, soit suivre l'instinct personnel tenant compte du sujet et du récepteur :

Si puedes, compite con tu original y devuélvele una elocución mejor que recibiste y

³⁴ Juan Luis Vives, "Versiones o... *op. cit.*, p. 804.

³⁵ Vives, *op. cit.*, p. 803-804.

³⁶ *Arte de Hablar, op. cit.*, p. 804.

por esto mismo más apta y apropiada al asunto y a los oyentes...³⁷.

On ne peut s'empêcher de voir chez Vives une bonne partie des idées qui seront reprises et développées au XX^e siècle. En traduction littéraire surtout, ce travail de profonde compréhension et recomposition est aujourd'hui encore un des fleurons du métier de tout traducteur.

En 1535 Juan de Valdès (Cuenca : fin XV ou début XVI^e s- Naples : 1541) écrit à Naples un traité sous forme de dialogue.

Même s'il se trouvait en Italie et s'il écrivait pour des Italiens, l'espagnol reste le thème essentiel du *Diálogo de la lengua* et même de la production entière de Juan Valdès. En effet l'ouvrage – publié seulement en 1737 – était destiné à diffuser le castillan dans le groupe de ses amis, notamment le cercle religieux centré sur Giulia Gonzaga, comtesse de Fondi. Il parlait et écrivait toujours en espagnol continuant ainsi la ligne de "l'impérialisme linguistique" inauguré par Nebrija. L'usage ("el uso") – opposé à l'art – a été la grande nouveauté de Juan de Valdés³⁸. Même si la force des armes a favorisé l'internationalité de la langue castillane, c'est aussi par l'usage qu'elle fut imposée en Italie³⁹. Par la bouche de Marcio, Valdès se révèle défenseur des langues vulgaires ou nationales :

MARCIO. Todos los hombres somos más obligados a ilustrar y enriquecer la lengua que nos es natural y que mamamos en las tetas de nuestras madres, que no la que nos es pegadiza y que aprendemos en libros"⁴⁰.

³⁷ *Arte de Hablar, op. cit.*, p. 806.

³⁸ Il y avait d'une part les défenseurs de la langue savante, littéraire, la langue de la Cour, d'autre part les défenseurs du parler populaire, vulgaire même. Juan de Valdès essaie d'harmoniser les deux usages.

³⁹ Juan de Valdès était conscient de l'actualité du castillan et de son autonomie par rapport au latin. Protégé par Charles Quint (I) il a exercé la plupart de son activité en Italie. Son séjour dans ce pays est énormément important dans la mesure où il lui a permis d'apprécier plus nettement l'ampleur et la vitalité d'une langue et d'une littérature "vulgare" en plein épanouissement.

⁴⁰ Juan de Valdés, *Diálogo de la lengua*, Madrid, Edición de Juan M. Lope Blanch (Col. Clásicos Castalia), 1969, p. 44.

Avec modestie, il avertit qu'il prétend donner tout simplement un guide pratique, un ensemble de normes utiles pour aider ses disciples. De là la présentation du traité sous forme de dialogue.

En fait, toutes les connaissances qu'il transmet sur la langue de Castille dans cet ouvrage n'est que le résultat de son expérience comme traducteur et bon connaisseur des langues qu'il traduisait⁴¹ car tel qu'il l'entendait l'art de la traduction et la connaissance de toutes les ressources d'une langue sont inséparables :

Por esto es grande la temeridad de los que se ponen a traduzir de una lengua en otra sin ser muy diestros en la una y en la otra., (Diálogo de..., p. 146).

Sans exposer ouvertement un postulat, cette norme rejoint la deuxième règle établie par Étienne Dolet dans son traité, *La manière de bien traduire d'une langue en une aultre*, publié sept ans plus tard où il écrit

- La seconde chose, qui est requise en traduction, c'est, que le traducteur ait parfaite cognoissance de la langue de l'auteur, qu'il traduit : & soit pareillement excellent en la langue, en laquelle il se met a traduire /.../⁴².

Deuxième règle qu'Étienne Dolet complète en ces mots :

Entends, que chascune langue a ses propriétés, translations en diction, locutions, subtilités, & vehemences à elle particulieres...

(*La manière de bien traduire...*)

Sur ce sujet Juan de Valdès se prononce de manière semblable :

Y aun porque cada lengua tiene sus vocablos propios y sus propias maneras de dezir, ay tanta dificultad en el traduzir bien de una lengua en otra /.../

(Diálogo de la lengua, p. 146).

⁴¹ Il a traduit de nombreux textes à caractère religieux dont les manuscrits circulaient dans le cercle restreint de ses amis. Ceci explique qu'un bon nombre d'ouvrages de Valdès aient été irrémédiablement perdus. Figurent parmi les versions conservées : en italien *El Salterio traduzido*, en espagnol *El evangelio según San Mateo* et les *Comentarios* à deux épîtres de Saint Paul.

⁴² Nous citons les règles d'Étienne Dolet d'après Paul Horguelin, *Anthologie de la manière de traduire*, Montréal, Linguatex, 1981, pp. 53-54.

Par un besoin d'exprimer et de rendre de nouvelles réalités, les traducteurs sont amenés à introduire des emprunts ou des néologismes là où la langue vernaculaire n'a pas d'équivalent, notamment en ce qui concerne les termes techniques et scientifiques. Ceci explique les nombreuses hésitations que montrent encore les langues vulgaires, obligées d'emprunter des termes surtout au latin, étant une langue plus riche.

Dans la quatrième règle de son traité qui concerne surtout le vocabulaire, Étienne Dolet fait référence aux emprunts linguistiques latins et grecs en ces termes :

-La quatriesme reigle, que je veux bailler /donner/ en cest endroit, est plus à observer en langues non reduictes en art certain, qu'en aultres. J'appelle langues non reduictes encores en art certain, & repceu : comme est la Francoyse, l'Italienne, l'Hespaignole, celle d'Allemagne, d'Angleterre, & aultres vulgaires /.../ on scait bien, que la langue Grecque, ou Latine est trop plus riche en diction, que la Francoyse. Qui nous contrainct souvent d'user de mots peu fréquentés...

(La manière de bien traduire...)

Outre le droit d'emprunter au latin, Valdès réclamait aussi le besoin d'introduire des néologismes d'autres langues comme la langue hébraïque, l'arabe ou l'italienne “/.../ de manera que /.../ quiero aprovechar de los /vocablos/ que hallo en las otras lenguas”⁴³. Et il donne tout une liste de mots⁴⁴.

Très adroitement, il lie l'emploi des néologismes à la conception dynamique de la langue qui crée constamment des mots nouveaux, tandis que d'autres vieillissent.

Au nom de la différence entre les langues, ces traducteurs refusent le littéralisme, la traduction *ad verbum*. Ce fut en fait le facteur commun aux humanistes-traducteurs de ce siècle : du côté français Sébillet, Lalement, Brèche, Peletier du Mans; côté espagnol Garcilaso de la Vega, Juan Luis Vives, Juan Luis Valdés, Luis de León (dans la seconde

⁴³ Juan Valdès, *op. cit.*, p. 143.

⁴⁴ Juan de Valdés, *op. cit.*, p. 142.

moitié du siècle), Juan Boscán⁴⁵...

En somme, comme la plupart de leurs contemporains Valdès et Étienne Dolet défendent un même idéal de traduction qui veille surtout au respect du sens :

VALDES. Porque siendo assí que la mayor parte de la gracia y gentileza de la lengua castellana consiste en hablar por metáforas, atándose el que traduze a no poner más de lo que halla scrito en la lengua de que traduze, tiene grandíssima dificultad en dar al castellano la gracia y lustre que, scriviendo de su cabeça, le daría. Porque si uno traduze aquello de Terencio Idne estis auctores mihi?, no quiriendo apartarse de la letra, avrá de dezir ¿Desto me sis autores? (Diálogo de la lengua, p. 167).

- Le tiers point est, qu'en traduisant il ne se fault pas asservir jusques à la, que l'on rende mot pour mot /.../ (La manière de bien traduire...)

La fidélité au style de l'auteur original est une autre condition que doit respecter un bon traducteur⁴⁶ sans oublier néanmoins que chaque langue a ses propriétés (*Diálogo de la...*, p. 157). En guise d'exemple Valdés cite deux ouvrages dont le style peut être considéré équivalent à l'original : *L'Enquiridion* d'Erasmus traduit par Arciano del Alcor et *Boecio de consolación*.

On sait bien qu'Étienne Dolet est le premier à établir une étude entièrement consacrée à la traduction où il offre cinq règles de l'art de traduire encore en vigueur actuellement. Mais nous trouvons chez les espagnols, avec des exemples bien concrets, spécialement chez

⁴⁵ Traduire les mots ou le sens? c'était le grand dilemme de tout traducteur. Tout comme Cicéron, Horace et Saint Jérôme manifestent leur respect du sens, Juan Boscán dans la dédicace qui précède la traduction du *Cortegiano* avertit qu'il s'est éloigné du mot à mot. Cf. Dedicace à Dña Gerónima Palova de Almogavar qui précède l'édition de 1534 de *Los quatro libros del cortesano, compuestos en italiano por el conde Balthasar castellan y agora nuevamente traduzidos en lengua castellana por Boscán*, CSIC, Madrid, 1942, pp. 5-6.

⁴⁶ Étienne Dolet l'expose dans le cinquième point : – Venons maintenant à la cinquième règle, que doit observer un bon traducteur. Laquelle est de si grand'vertu, que sans elle toute composition est lourde, & mal plaisante. Mais qu'est ce, qu'elle contient? Rien aultre chose, que l'observation des nombres oratoires : c'est assavoir une liaison, & assemblément des dictiones avec telle douceur, que non seulement l'ame s'en contente, mais aussi les oreilles en sont toutes ravies /.../.

Valdès et Juan Luis Vives, toutes les idées que Dolet exposera quelques années plus tard dans son traité. Tout comme Valdès, Dolet parle de la traduction en relation à l'éloquence et à l'étude de la langue maternelle. N'oublions pas que son traité fait partie d'un projet inachevé et ambitieux, 'l'Orateur Francoys', où il devait développer tous les problèmes de la langue française. En définitive, à en croire les manifestations trouvées dans leurs écrits, les grands traducteurs et humanistes espagnols et français enfantent des observations semblables vis-à-vis de la traduction comme conséquence d'une formation qui puisait aux mêmes sources : outre la culture classique dont ils sont imprégnés, les humanistes espagnols appartiennent à leur temps car ils font preuve d'avoir su saisir et exploiter les idées des humanistes européens qu'ils fréquentaient⁴⁷. Les normes établies par un Vives ou un Valdés pour un idéal de traduction n'ont pas connu l'ampleur ou la valeur accordée aux théories de Dolet, mais il est certain que leurs "manières de traduire" se trouvent également au début d'une théorie moderne de la traduction.

Source : *L'histoire et les théories de la traduction*, Actes du colloque tenu à l'Université de Genève, les 3, 4 et 5 octobre 1996, Genève, ETI / ASTTI, p. 143-158.

⁴⁷ À Louvain, Vives put connaître maintient une étroite amitié avec de grands humanistes européens comme Vergara, Budé, Thomas More et Érasme autour desquels tournaient tous les autres. Fuyant la peste de Bruges, en 1539 Vives séjourne à Lille et revient encore à Paris où il avait étudié la philosophie entre 1509 et 1512. De son côté, Valdés se lie d'amitié avec Vergara à Alcalá de Henares et entretient une correspondance avec Érasme qui exerça une grande influence sur sa formation, sa vie et son œuvre.